

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 41 [i.e. 42]

Artikel: Notes d'un touriste : au rassemblement de troupes de 1878 : (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'énumération des objets que la poste a découverts dans les plis des journaux, cachés par des expéditeurs peu scrupuleux, qui espéraient les faire passer en fraude sans payer de port, est longue et extraordinairement variée. On y voit figurer du tabac, des cigares, des faux-cols, des bas, des mouchoirs, des gants, des fleurs, des échantillons, de l'argent, des sermons manuscrits. Parmi les objets jetés à la boîte comme *lettres*, et que l'administration a complaisamment transportés à leur destination, on remarque des dents et des yeux artificiels, des perruques, du gibier, du poisson, des fruits et des légumes, des instruments de musique, des sangsues, des grenouilles, des lézards, une souris, des serpents. L'un de ces derniers s'échappa en route de sa boîte, et comme personne ne vint le réclamer, la poste en fit cadeau au jardin zoologique. La souris fut expédiée d'Angleterre en France; on a su qu'elle était arrivée en bonne santé. Une superbe grenouille géante et deux lézards, envoyés d'Amérique dans des paquets, débarquèrent à Liverpool en parfait état.

Le chapitre relatif à la négligence du public est également très long. Durant le même exercice de quinze mois, il a été ramassé dans les boîtes 33 100 lettres sans aucune adresse, dont 832 contenaient de l'argent ou des valeurs formant une somme de 139 000 francs en chiffres ronds. Une lettre renfermant 75 000 fr. en billets de banque fut jetée à la poste complètement ouverte. Le nombre des timbres mal collés que les facteurs recueillent au fond des boîtes est considérable. Je passe sur les affranchissements insuffisants et autres menus détails, pour arriver à un autre rapport, celui de la police métropolitaine.

La police de Londres était autrefois placée dans les attributions de l'administration municipale. Depuis 1830, elle relève directement du ministère de l'intérieur. Elle se compose de 10 268 agents, en comptant ceux qui sont consacrés à la surveillance de divers établissements publics ou privés. Le rapport du directeur constate une augmentation annuelle dans le nombre des personnes arrêtées. Libre à chacun d'en tirer les conclusions qu'il lui plaira, d'applaudir au perfectionnement des moyens de surveillance ou de déplorer les progrès du crime. Le chiffre des arrestations est actuellement d'environ 80 000, dont un tiers pour délits d'ivresse ou de tapage. Les délits contre la propriété entrent pour une proportion imposante dans les deux autres tiers. Il faut dire que les habitants de Londres semblent prendre à tâche, par leur négligence, d'encourager les voleurs. On sait que nos maisons n'ont pas de portiers. Une des principales occupations des agents de police est de vérifier, le soir, si les habitants, en rentrant, ont fermé leurs portes et leurs fenêtres. En une seule année ils ont trouvé 8 530 fenêtres et 16 789 portes restées ouvertes pendant la nuit. Les fonctions de ces hommes sont loin d'être sans dangers. Ils sont l'objet d'agressions fréquentes, et chaque saison, un certain nombre d'entre eux sont blessés parfois grièvement.



Voici, d'après l'*Art musical*, quelques pensées d'un vieux contrebassiste qui avait passé une partie de sa vie à faire de la musique avec des amateurs :

L'amateur le moins dangereux c'est le *pianiste*, parce qu'il ne peut porter son instrument avec lui.

Le plus abondant, c'est le *flûtiste*. Ce joli tube tient si peu de place dans une poche.

Le plus rare, c'est le *hautbois*, heureusement.

La *clarinette* nous donne quelques soucis.

Le *piston* se supporte.

La *contrebasse* est sans danger.

Les *chanteurs* sont peu redoutables, tant qu'ils ne savent rien. Mais quand ils ont pris des leçons, c'est une peste! car alors ils se croient tout permis.

Le bourreau, l'assassin, le vampire, c'est le *vioniste*. Celui-là est sans pitié. Fier de porter sa

boîte sous le bras, il la promène partout; il couche avec. Il grince en tout temps, à toute heure, et ne respecte pas même le repos des voisins. Pourtant, — chose horrible! — plus il râcle, plus mal il râcle!

Nous autres, après dîner, nous n'aimons pas à faire de la musique. Au contraire, c'est le moment préféré de l'amateur; c'est un être étrange!

L'amateur, voyez-vous, je m'en suis convaincu, dans les sociétés philharmoniques, c'est comme un mauvais fusil: ça rate ou ça vous éclate dans les mains.

Bref, ce qu'il y a de meilleur chez l'amateur, c'est sa cuisine et sa cave!

Notes d'un touriste

au rassemblement de troupes de 1878.

(Suite.)

Le joli village de Neueneck regorge de troupes, de canons et de voitures. Aucun désordre cependant. Les corps se débrouillent et rejoignent leurs cantonnements.

Nous dinons à l'Ours. Encore l'Ours! toujours lui, lui partout! Mädelis en état de supporter la comparaison avec celles de Laupen.

Dans la salle à manger, à la place d'honneur, une aquarelle du siècle dernier qui prétend représenter la bataille du 5 mars 1798. La cavalerie française, en vert, charge, dans le lit même de la Singine, les dragons bernois, en rouge; sur le pont, une vive attaque à la bayonnette où les assaillants, en bleu, serrés les uns sur les autres comme des anchois, semblent pouvoir ne faire de mal qu'à eux-mêmes. L'artillerie suisse, proprement rangée sous les pompiers, canonne les nuages. Des bombes d'un calibre invraisemblable décrivent leur orbite enflammée et font concurrence à la lune qui contemple bien plus qu'elle n'éclaire ce spectacle émouvant.

Je marchande ce morceau d'histoire nationale, mais je suis repoussé avec quelque hauteur et je dois me borner à constater les profondes différences qui existent décidément entre la tactique d'alors et celle d'aujourd'hui.

Une batterie est cantonnée dans la partie fribourgeoise de Neueneck. Le vin n'y est pas bon, tandis qu'à deux pas sur territoire bernois, à l'Etoile, un Lavaux authentique pétille dans les verres. Aussitôt un canonnier, muni d'un panier, court chercher huit bouteilles de la précieuse liqueur. Ses camarades altérés l'attendent sur la berge et déjà... se forgent une félicité qui les fait pleurer de tendresse quand tout à coup se dresse sur le pont l'ombre imposante d'un gendarme qui, au nom du droit d'ohmgeld, s'apprête à verbaliser. Le messager ne perd pas la tête, ne lâche rien et tourne sur ses talons. Ses camarades vont le rejoindre sur la rive bernoise et au nez et barbe de la souveraineté cantonale ombragée, ils vident leurs quatre pots de Dézaley qui, pour cette fois-ci, ne paieront pas un sou à M. de Weck.

Flamatt, 8 h. du soir. — Le divisionnaire a fixé son quartier-général dans la très modeste auberge du Moléson. C'est l'heure du rapport. Grande animation dans les alentours. Un feu monstre allumé dans le carrefour éclaire de ses lueurs vacillantes les chevaux de selle tenus en main à la porte de l'auberge. Des voitures d'approvisionnement sont échelonnées sur les routes. On entend dans l'ombre et dans la pénombre le galop des ordonnances qui arrivent ou qui partent en mission. Sur la porte d'entrée, un capitaine, grave sous son képi galonné et raide dans les plis de son manteau, fume un cigare d'un air plus sévère que ne le comporte ce genre d'occupation. Un fusilier, qu'à son accent je reconnais pour un Neuchâtelois, s'approche de l'officier et, en termes très convenables, lui demande du feu. Celui-ci hésite un instant, puis d'un geste autorise son subordonné à approcher son modeste grandson du foyer incandescent qui brille comme une étoile sous sa moustache. Le soldat allume, salue et va s'éloigner, lorsque le capitaine : « Avouez, fusilier, que si nous étions en Prusse vous n'oseriez pas demander ainsi du feu à votre capitaine. » — « Si nous étions en Prusse... répond immédiatement le soldat, mais alors vous ne seriez pas capitaine. »

Je consigne ce mot peu respectueux, mais mérité, sur mon agenda et je songe à rentrer à Neueneck, mais tout à coup l'idée me vient qu'il ne fait pas bon loger dans les villes prises d'assaut, que Fribourg est à deux pas, que Time doit avoir de la place. Je prends congé des officiers français, je cours à la gare, je saute dans le dernier train. Une heure après, je m'installais paisiblement à l'Hôtel de Fribourg dans une excellente chambre qui ne portant pas le n° 41, me dispense d'entonner une seconde strophe du Choral. Sans exorcismes, cette fois, je m'endors.

Le concert donné jeudi soir par M^{me} de Belocca a été une véritable fête ; jamais salle plus comble, jamais enthousiasme plus complet. Que sera-ce si, comme on nous le promet, cette éminente artiste donne un second concert mercredi prochain?.... M^{me} de Belocca captive son auditoire, autant par sa personne que par son talent ; sa voix, qui tient à la fois du soprano et du contralto, est fort belle et fort étendue ; sa tête, d'un ovale gracieux et aux traits réguliers, ses grands yeux noirs, ses gestes d'une vivacité aimable, sa tournure attrayante lui attachent immédiatement tous les regards. Avant d'entendre la virtuose, la femme a déjà enchanté son auditoire par un ensemble séduisant de jeunesse, de grâce et de beauté.

Un professeur de musique de Lausanne, chez qui de nombreuses élèves se succèdent du matin au soir pour prendre leurs leçons, est par conséquent très occupé ; aussi le piano ne cesse de se faire entendre pendant tout ce temps.

— Il faut tout de même que ces gens soient rude

riches, dit un matin la domestique d'un voisin.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils ne battent pas le coup ; ils sont tout le jour à musiquer et pourtant ils vivent comme des seigneurs.

Deux braves habitants d'une contrée éloignée du lac, voyageant pour la première fois sur un bateau à vapeur, étaient très étonnés de tout de qu'ils y voyaient. L'ancre suspendue à l'avant du bateau les intriguait surtout.

— Je m'étonne bien ce que ça peut être, cette grande chaîne avec *cet affaire* au bout, observa l'un d'eux.

— Ma foi, répond l'autre, après un moment de réflexion, ça pourrait bien être le *serroir*.

Dans le temps où l'Etat de Vaud battait monnaie — c'était du temps des batz — un ouvrier, employé pendant plusieurs années à la frappe des pièces à *barre* et sans *barre*, avait quitté son emploi et, aidé de son expérience, il s'était mis à fabriquer de la fausse monnaie dans un endroit caché, non loin de Lausanne. Découvert, il fut traduit devant la justice pour rendre compte de ses actes.

— Qu'avez-vous donc pensé, lui dit le juge, de faire pareille chose, vous qui étiez bon ouvrier et qui pouviez vivre honorablement ?

— Holà ! monsieur le juge, répond l'accusé, j'ai pensé que j'avais travaillé assez longtemps pour l'Etat et que je pouvais bien essayer de m'établir pour mon compte.

Un jeune fat, tiré à quatre épingles, reçoit un jour un peu de poussière sur ses habits en passant près d'une maison en construction.

— Eh canaille ! s'écrie-t-il, en apostrophant un maçon travaillant au haut du mur et l'auteur involontaire de ce *grand malheur*, vous avez de la chance de ne pas être ici, sans cela je vous ferais passer un mauvais quart-d'heure, vilain manant.

— Eh bien, attendez, je descends, réponds le maçon.

L'autre voyant qu'un homme taillé en Hercule s'apprêtait à venir lui répondre, s'éloigne au plus vite en disant :

— Oh ! restez seulement, ça me passe.

Deux bons vieux, assis à la table du coin de la pinte Milliquet, reportaient leurs souvenirs au temps passé, et parlaient de l'auberge du Guillaume Tell.

Dans le temps, disait l'un d'eux, on y avait une fameuse cuisine ; avant le chemin de fer, tout le monde y allait. La viande y était toujours bonne et fraîche, parce que les Blanc avaient un domaine au-dessus de Vevey, où ils engrassaient chaque année une vache qu'ils tuaient de temps en temps pour l'hôtel.

L. MONNET.